RÉCIT

Lorrain Voisard explore la mort sur laquelle repose notre monde des vivants

«Au cœur de la bête», première œuvre de l'Imérien Lorrain Voisard, met des mots sur ce que la société a choisi de ne pas voir. Elle plonge le lecteur dans la réalité des abattoirs. Dans le sang, les poils et la merde, une immersion puissante.



Avec *Au cœur de la bête*, Lorrain Voisard n'y va pas par quatre chemins.

La souffrance des bêtes et l'exploitation des gens. L'inverse fonctionne aussi. C'est cette réalité complexe qu'éclaire l'Imérien Lorrain Voisard, aujourd'hui domicilié à Lausanne. Avec *Au cœur de la bête*, il n'y va pas par quatre chemins. À l'entrée du roman comme à l'entrée des abattoirs, on enfile le pantalon trop grand, on chausse les bottes avec lui, et on retient notre souffle.

Gore, mais pas que

«À sept heures la machine s'arrête. Cent cinquante-neuf cochons y sont passés. Des tas de poils baignent dans une mare de sang aqueux au pied du rideau de plastique. Partout autour, des ongles et des yeux, des lambeaux de peau sur les murs, jusqu'au plafond.» Il faut s'accrocher. L'auteur appelle un porc un porc. Les descriptions sont faites sans prendre de gants. C'est gore, mais pas que. Parce que ce qui transpire, au-delà de la sueur animale, ce qui résonne, au-delà des cris des bêtes qu'on va bouchoyer, ce sont les états d'âme de ces hommes et de cette femme qui sont à pied d'œuvre pour transformer un cochon en lardons pour votre carbonara. L'humanité de ces gens qui font un travail que personne n'aimerait faire, une besogne tellement utile à «celles et ceux qui, dehors, voulaient de la viande sans se salir les idées». Hypocrisie. Un employé en apostrophe un autre: « – Ça serait marrant, imagine s'il fallait passer par l'abattoir pour obtenir un permis de manger de la viande.»

La vie animale à la poubelle

«Je me demande encore comment j'en suis arrivé là. Devenir rouage dans une machine de mort, gant de mailles contre gant de mailles, automates posés le long du convoyeur, parallèles à sa froideur. Et pourtant je sens que je rejoins un groupe qui a de la peine mais qui est fier d'assurer sa tâche, au charbon comme au front, ou simplement ensemble contre la montagne de travail et le rythme de la machine, pour les gens qui ne pourraient pas le faire eux-mêmes, pour leur éviter l'effort et le dégoût, on désanime, on nettoie, on prémâche, on s'en charge.» Du box où attendent les condamnés jusqu'aux frigos où tout est congelé, les descriptions sont trop pointues pour être seulement imaginées. Lorrain Voisard le concède: il y est passé, pendant six mois. Un besoin de comprendre d'abord, «le sous-terrain, les coulisses, ce tabou plus ou moins choisi, ce lieu qu'on a décidé de ne pas regarder», puis la nécessité de partager. «D'une part la réalité du travail manuel, à l'usine, en campagne, mal compris du monde citadin. Et la souffrance au travail.» À l'origine aussi, ce constat: tellement d'animaux qui, après avoir été mis en barquettes, finissent non consommés dans des poubelles de supermarché. «Il y a un mépris total de la valeur d'une vie animale, qui termine comme déchet sans être passé par la reconnaissance de notre estomac. L'animal à la poubelle – un non-sens!»

> *«J'ai voulu créer un dialogue, poser des questions, mais pas y répondre.»*

Quels choix pour quelles souffrances?

Ce texte est difficile à lire, pour moi qui suis végétarienne. La mort et le dépeçage appréhendés par les cinq sens de l'auteur sont restitués sans exagération mais aussi sans modération… (j'ai sauté des pages); alors comment un omnivore, ou un carnivore, peuvent-ils ressortir d'une telle lecture? Indemnes, vraiment?

La force du récit de l'Imérien: exposer sans dénoncer, sans militer, sans revendiquer. Il parvient en 200 pages à restituer la complexité de cette problématique – les peines, les cauchemars, la précarité ouvrière, l'industrialisation galopante (plus il y aura de machines, moins il y aura de témoins de la mort des animaux), l'empathie, la solidarité… Voilà la situation telle qu'elle est: alors, Mesdames, Messieurs, êtes-vous en paix? «J'ai voulu créer un dialogue, poser des questions, mais pas y répondre, avance l'auteur. Entre les extrêmes, entre les vegans et les accros du barbecue, il y a tout un spectre où se situe l'énorme majorité de la population. Je voulais qu'on se demande: Comment fait-on nos choix? Quelle quantité de souffrance, animale et humaine, on se permet? Quels compromis?»

Quelques pages pour sortir des supermarchés aseptisés, de leurs protéines toutes propres sous-vides, du commercialement correct – quelques pages pour se reconnecter à la vérité, aux origines, au monde de la paysannerie et aux travers de l'industrie. Un récit pour s'ouvrir à la souffrance du monde: «On peut choisir de voir, ou pas», conclut Lorrain Voisard.

JULIE SEURET

Lorrain Voisard,
«Au cœur de la bête», Éd. d'en bas, 210 pages